



En haut : Richard Gere et Bernard-Henri Lévy. Ci-dessus : Mickey Rourke.

► Lynne, Rourke a éclaté comme un des grands acteurs américains de sa génération. On le présente au choix comme le nouveau De Niro ou le futur Brando, ce qui a le don de l'exaspérer : « *Il n'y aura jamais d'autres Marlon Brando. Il n'y aura jamais d'autres James Dean. Alors pourquoi y aurait-il deux Robert De Niro en train de se balader ?* » Plus sérieusement, il est dans la continuité de ces comédiens légendaires de l'Actor's Studio qui jouent avant tout physique. Et réussissent à poser une ambiance grâce à leurs yeux ou à leur sourire. Mickey Rourke est en quelque sorte l'archétype du jeune homme sauvage, rebelle et romantique...

Très exactement ce que Bernard Girardeau a cessé d'être. « *J'ai 40 ans cette année. Je ne me regarde pas dans le miroir tous les matins en me disant : qui suis-je ? Toutes ces histoires d'image qu'il faudrait donner, défendre ou je ne sais quoi encore,*

j'en ai assez », confie-t-il. Dans *Poussière d'ange*, un film émouvant d'Edouard Niermans, il campe avec une justesse troublante un policier « en panne » qui voit s'écrouler les certitudes sur lesquelles se fondait sa vie. Le cheveu sale, les yeux absents, le visage chiffonné de fatigue, il erre comme une sorte de zombie décafé dans un univers qu'il ne comprend plus. « *Décidément, va falloir qu'on se raconte la*

**Perdants ou gagnants,
anges ou démons,
ces gars-là vivent,
bougent... c'est
peut-être là l'essentiel.**

vie autrement ! », lâche-t-il en s'apercevant que sa femme l'a quitté pour un maigre reau... Girardeau qu'on a un peu trop cantonné dans des rôles de belle brute a regard clair arrête ici de rouler les mécaniques. Il est désespéré, fragile, sur le fil du rasoir. A la merci de tout et n'importe quoi. Un homme en mutation qui attire parce qu'il est dans son manteau trop large, aigre de trop de fumée et de trop de bière, on le sent vacillant. Il a la générosité amère des désabusés qui ne prennent plus la peine de se raser au petit matin.

Bernard-Henri Lévy, lui, a le sens de la beauté tragique. Rasé de près, la crinière sombre, le front soucieux et l'œil vif, il fait à la « une » du magazine *Globe* « L'éloge des intellectuels ». Ce qui nous vaut une sorte de portrait en creux de l'Apollon-penseur : « *L'intellectuel du troisième type sera pessimiste. Oh ! Je n'ai pas dit chagrin. Je n'ai même pas dit sombre. Car il sera plutôt gaillard après tout. Plutôt content de lui et de son sort. (...) Il n'attendra pas le soir de sa vie pour dire son goût du luxe, des femmes, des palaces ou du plaisir. Fin de la schizophrénie. Très soutenable légèreté..* » Animal somme toute moderne, B.-H. L. a une séduction péremptoire de ceux qui ont conscience d'avoir un message à délivrer.

Francis Huster sait qu'il vaut le coup d'œil. Le narcissisme exaspéré de ce grand jeune homme de 40 ans, qui vit comme un acteur, joue au théâtre, avec emphase et agitation a quelque chose d'attachant. Cette fois-ci, fiévreuse, cette transe métaphysique qui semble se coller à son âme lorsqu'il joue Cid ou Richard III, mettent en émoi les adolescentes d'aujourd'hui aussi sûrement qu'Elvis et son pelvis le faisaient pour leurs mères... Les temps changent. On ne parle bientôt plus d'hystérie mais d'hustérie. Décidément, il y a des beautés parfois fatales.

Il faudrait aussi parler de la beauté épique de Christophe Lambert, de la beauté tendre de Richard Bohringer (« *Comme s'il n'y avait que les play-boys pour séduire les femmes !* »), de celle, heu ! fruste de Sylvester Stallone (« *Je n'aime pas mon sourire, alors dans mes films j'évite de sourire* »), de la grâce concentrée de De Niro, des attitudes désenchantées de Paul Newman du côté « un cow-boy nommé désir » Sam Shepard, de la gouaille macho de Richard Gere (« *Je connais le secret du bonheur, c'est des taches de rousseur en deux seins* », explique-t-il dans *Sa pitié*)...

Perdants ou gagnants, anges ou démons, bruns ou blonds, ces gars-là nous font craquer. Ils bougent, ils vivent, ils respirent. C'est peut-être là l'essentiel. Après tout, ils ne sont que des hommes... même si, en ce qui les concerne, leur beauté n'est pas cachée.

Yann PLOUGAST

(1) Libération du 25 mars 1987.